surcroît d'engrais ; et si l'on ne peut se le procurer en quantité suffisante, il est mieux de différer ce labour de défoncement qui ne doit être fait que par urgente nécessité, et avec grande précaution pour ne pas amener à la surface du sol une terre inférieure que l'on ne pourrait pas améliorer au moyen d'engrais suffisants. Car toujours la quantité d'engrais doit être proportionnée à la profondeur du labour de défoncement.

Les labours ordinaires doivent être exécutés de six à huit pouces de profondeur, selon la qualité du sol et le besoin des plantes, dont les racines pénètrent plus ou moins dans la terre.

On pourrait plus avantageusement, afin d'augmenter, dans un champ, la quantité de terre cultivable, c'est-à-dire mélanger une portion de terre du sous-sol à la couche de terre supérieure, labourer à une profondeur de plus en plus forte chaque année, un pouce par exemple, plutôt que de faire un labour de défoncement trop profond à la fois, qui inévitablement gâcherait entièrement un champ ainsi labouré, sans espoir de le rétablir avant quelques années.

Toutes ces considérations nous disent assez que labourer n'est pas un travail routinier, mais qui oblige de la part de celui qui l'exécute beaucoup de soins, et surtout une observation constante quant aux résultats obtenus à la suite des différents labours pour pouvoir remédier à toutes les défauts que le cultivateur aura pu signaler dans ses récoltes, et qui pourraient parfois être attribuées aux conditions dans lesquelles les labours auront été faits, et par la suite en corriger les défauts.

Défaut capital de culture

Nous ne doutons pas que la majorité des cultivateurs aient une grande expérience dans l'art de bien cultiver et que la généralité en connaissent assez pour pouvoir reconnaître les défauts dont les voisins se rendent coupables, en fait de culture. Ce qui importe, c'est de mettre en pratique les méthodes de culture les plus propres à en assurer le succès, surtout au point de vue économique.

Là où est le principal défaut c'est moins dans le manque de connaissances sur la manière de bien cultiver une terre, que l'embarras dans lequel un trop grand nombre de cultivateurs se trouvent comme propriétaires d'une trop grande étendue de terrain, comparativement à la main-d'œuvre dont ils peuvent avantageusement disposer.

D'ailleurs être obligé de recourir à la main-d'œuvre à des engagés à la semaine ou au mois n'est pas à la portée de toutes les bourses, et les rendements obtenus ne compenseraient pas les frais de culture. Ceux qui veulent s'assurer le service de personnes bien entendues en fait de culture peuvent difficilement se le procurer à moins d'un engagement à l'année et exercer un certain contrôle sur la ferme : ce qui est parfois une source de contrariétés, surtout lorsqu'il s'agit d'une grande exploitation agricole.

Ainsi, à défaut de main-d'œuvre qu'arrive-t-il le plus souvent, principalement au printemps et au temps de la moisson : Les travaux sont faits à la course et la détérioration comme l'appauvrissement de la ferme se fait aussi rapidement. On se dépêche d'exécuter les travaux, et peu importe la qualité. Si la saison est avancée et qu'une partie des labours n'a pu être faite à l'automne, labours et semence sont en retard. Les récoltes en souffriront, car on omettra la semence de céréales nécessaires au besoin de la ferme. Le défaut de labours, ou de labours faits à contre-temps, empêchera la culture des plantes-racines, parce que la terre n'aura pas été labourée, engraisée et hersée dans les conditions voulues pour en favoriser la végétation. Il s'opère alors un dérangement complet dans les prévisions dont le grand propriétaire s'était bercé d'avance pour réaliser telle ou telle innovation sur sa ferme.

Là n'est que le commencement des inquiétudes et des déboires. Arrive le temps de la moisson, on rencontre de nouvelles déceptions. La main-d'œuvre est encore plus rare, par conséquent plus coûteuse et les travaux faits avec plus de lenteur, au point que les fourrages et les céréales ont atteint un degré de maturité tellement avancé que la qualité de ces produits laisse grandement à désirer ; leur mauvaise condition lors de la mise en grange pourrait même les avarier davantage.

Tout cela parce que le propriétaire d'une grande ferme éprouve de constantes contrariétés qu'il pourrait éviter si sa propriété était d'une moindre étendue. Il y aurait moins de travaux à exécuter, et la culture serait mieux faite, par conséquent le rendement plus considérable, pouvant même presque égaler celui obtenu d'une grande ferme sur laquelle on serait forcé de négliger quelques travaux indispensables, ou qui auraient été mal faits par le défaut de surveillance. Sur une petite ferme, bien cultivée, on peut y trouver l'aisance ; se procurer